

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50
 { six mois 14
 { un an 25

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gerant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abreuvoir, 25 (coin de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE-BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFITTE BULLIER et C^o pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX, 5 JANVIER 1869.

Bulletin politique.

Il paraît certain que la conférence internationale formée en vue de régler le litige gréco-turc, se réunira à Paris, le 9 du présent mois.

Nous avons reçu de graves nouvelles d'Espagne. Une insurrection a éclaté dans la province de Grenade, à Malaga.

Le général Caballero de Rodas, après avoir tenté de rétablir l'ordre par une proclamation, a livré un véritable combat à la ville. Son attaque a été soutenue par les bâtiments de guerre embossés à l'embouchure du Guadalmedina : le gouverneur-général, M. Pavia, marchait d'un autre côté sur les insurgés. La lutte aurait été des plus vives ; le dernier télégramme que nous recevons attribue la victoire aux troupes et au gouvernement provisoire, qui auraient fait éprouver à l'insurrection des pertes très-considérables.

Des troubles d'une nature fort sérieuse viennent de se produire à Cork, une des villes les plus peuplées de l'Irlande, à l'occasion de l'installation du maire, M. O'Sullivan. Le nouveau magistrat a refusé de prêter le serment de fidélité à la Reine et a fait hisser un drapeau portant l'inscription : Dieu sauve l'Irlande ! Le peuple a fait le soir en son honneur une procession aux flambeaux. Le télégramme qui nous annonce ces nouvelles est muet sur les suites de cette démonstration ; il ajoute seulement que la garnison de Cook est sous les armes.

En Italie, les populations résistent décidément à l'application de la loi sur la métairie, et des troubles se sont produits à ce sujet dans la journée du 1^{er} janvier, en diverses localités, notamment à Parme, à Casal-Arguato, près Piacenza ; à Castelforte, dans la province de Caserte, à Budrio et à Cividale. Les efforts de M. Cambrey-Digny, qui espérait amener les moutiers à satisfaire à la loi en leur demandant l'acquiescement du nouvel impôt par abonnement, ont donc été sans résultat.

J. REBOUX.

1868

31 décembre.

L'année 1868 finit comme elle avait commencé, sous la menace de la guerre. En janvier, c'est l'Allemagne ; en décembre, c'est l'Orient qui s'offre à l'inquiétude universelle comme le champ de bataille où doivent se mettre en ligne les nations ; aujourd'hui comme alors toutes les grandes chancelleries semblent multiplier leurs efforts pour arrêter la lutte ; on sent que le premier coup de canon sera chargé de tant de rancunes accumulées, de tant de revanche à prendre, de tant de représailles à exercer que l'on ne saurait en calculer l'effet ni la portée, et que tout doit être tenté pour l'empêcher de partir.

On a réussi pour l'Allemagne, malgré les myriades de soldats sous les armes et une profonde animosité dans les cours, parce que, à la puissance qui voulait attaquer, il a manqué non une armée nombreuse, non des armes d'élite, mais un allié ; chacun se déclarant d'avance contre quiconque romprait la paix. A cette heure et sur la question qui éclate, la France a des alliés naturels et assurés ; mais le puissant adversaire, celui qui l'on voit toujours derrière les agressions de la Grèce et les mouvements des chrétiens orientaux, rencontre dans les autres puissances les mêmes dispositions contre la guerre, il a à craindre le même isolement, et s'il commence, la même unanimité contre lui.

Espérons qu'on s'exagère l'action de la Russie et son souffle de guerre qui s'accorderait mal avec l'état de ses finances, ses difficultés intérieures, et les intérêts bien entendus de sa politique.

La Grèce, que l'on présente comme le pantin dont elle tient les fils, n'a pas besoin d'être poussée ; depuis qu'elle est née de sa révolte et d'une victoire européenne, elle a la passion de la croisade et de la conquête contre ses anciens oppresseurs et elle a successivement héléyé ministres et même royaute qui ont voulu faire obstacle à sa vengeance.

Encouragée par les agitations des provinces chrétiennes encore sous l'autorité de la Porte, par l'énergique résistance de la Crète, et aussi par les hésitations malveillantes et impolitiques de la Turquie qui résiste aux conseils des puissances les plus favorables à son maintien et, sous le masque de la civilisation européenne, voudrait toujours garder en main le sabre de Mahomet, elle compte entraîner dans sa cause les grandes nations, et espère qu'une fois la guerre engagée, les chrétiens se déclareront pour la Croix contre le Croissant.

Mais les grandes nations, et surtout l'Angleterre, ne paraissent pas disposées à se laisser conduire malgré elles sur un champ de bataille. On a vu surgir cet appel au congrès qui entre maintenant de plus en plus dans le code du droit des gens ; le passé n'en a pas souvent obtenu la paix, cependant les congrès ont déjà prévenu ou ajourné plus d'un conflit redoutable, et l'opinion publique est de plus en plus favorable à ce système qui remplace par la discussion des intérêts le choc des soldats, tend à faire sortir les nations de l'état de nature et à soumettre les querelles internationales à l'arbitrage du grand jury des nations plutôt qu'aux hasards sanglants de la force et à la violence des armes.

II.

L'Allemagne, qui devait être le théâtre des premiers coups, voit la guerre s'éloigner d'elle pour aller menacer d'autres contrées, et poursuit pacifiquement le travail aujourd'hui silencieux de son unité qui, par la faute de notre politique, a pour elle les vents et les flots. L'unité allemande, facile à empêcher le jour où elle dut s'emparer d'un pays où s'élevaient contre elle d'énergiques éléments d'opposition, une fois implantée sur le sol et débarrassée de son plus puissant adversaire, pousse chaque jour des racines plus profondes, et, comme le disait naguère l'ancien ministre des affaires étrangères de la Grande-Bretagne, la force du dehors

aura maintenant grand-peine à arrêter ses conquêtes.

En attendant la guerre, la révolution a eu sa conquête et sa proie : l'Espagne, ballottée depuis longtemps entre les excès du pouvoir et ceux de la liberté, a fini par une émeute militaire qui a emporté la dynastie et menace de donner ses auteurs ; chacun a fait ce qui était nécessaire pour précipiter le désordre et faciliter l'anarchie, la reine en sacrifiant sa couronne à la peur ou à un autre sentiment qui n'est pas plus avouable, les généraux en reculant la convocation des cortès seuls capables de dénouer pacifiquement l'imbroglie révolutionnaire, et en donnant le temps à la république, sinon de triompher, au moins d'organiser la résistance. Une fois sortie de voies régulières, il semble qu'une nation n'y puisse rentrer que par une irrégularité nouvelle ; aussi la solution de l'autre côté des Pyrénées ne se présente que sous la forme d'une catastrophe. Les uns l'attendent d'une guerre civile, les autres d'un coup d'Etat ; mais l'Espagne est le pays de l'inattendu, elle ne passe par aucun des chemins ordinaires, et elle est capable dans la difficile situation où elle se trouve de tromper toutes les suppositions et de déjouer toutes les conjectures.

L'Italie, restée fidèle à ses tristes décrets, a vécu toute l'année entre ses difficultés financières et les aspirations romaines ; mais la leçon de Mentana a tempéré la vivacité de ses ambitions ; aujourd'hui elle est résolue à attendre que la France soit occupée ailleurs avant de renouveler son expédition manquée. Pour se venger de son inaction, elle vote des hommages et des regrets à des sicaires couverts du sang de plus de vingt victimes et dénonce comme un crime leur supplice, oubliant la multitude tombée sous les balles de ses soldats, sur le simple soupçon d'avoir pris part à une révolte, pendant que la papauté, se reposant sur les éternelles promesses et défendue par l'épée de la France, prépare, avec la maturité qu'elle met aux choses religieuses, le concile œcuménique où doivent

être résolues les grandes questions qui troublent les âmes et agitent le monde.

L'Angleterre a fait en 1868 un grand pas dans le système de réparations que, mieux inspirée qu'autrefois, elle poursuit envers l'Irlande. Elle s'est prononcée pour l'homme d'Etat qui le premier a eu le courage d'attacher sa fortune politique à la répression d'un des grands abus dont gémissait l'Ile-Émeraude. M. Gladstone l'a emporté dans les élections sur M. Disraeli ; l'Eglise d'Angleterre va cesser d'imposer aux catholiques irlandais ses prébendes et les lourdes charges de son culte ; et nous allons avoir le noble spectacle d'un peuple qui sait sacrifier ses préjugés les plus chers et les plus enracinés au triomphe de la raison et de la justice.

De l'autre côté des mers, se présente aussi un grand spectacle. La république des Etats-Unis, après cette longue et sanglante guerre civile dont le prix a été l'abolition de l'esclavage, semblait mettre en question dans son gouvernement la victoire qu'avait remportée l'armée du Nord ; une animosité inflexible, un complet désaccord sur la manière d'interpréter cette victoire, séparaient profondément le président et les chambres, et jusqu'au dernier moment on s'est battu à coups de décrets de mise en accusation et de messages avec un acharnement qui, dans notre Europe, n'aurait pu aboutir qu'à une révolution ou à un coup d'Etat ; mais en Amérique la constitution a prévu et prévenu ces choses ; le pays, loyalement consulté dans ses comices, a prononcé, et personne ne songe à en appeler de sa sentence. Dans quelques mois, l'Etat changera de chef, le président Johnson cédera la place au général Grant. Celui-ci, expression de la majorité, rétablira l'accord entre les pouvoirs, et la république américaine, reprenant son œuvre de pacification, cicatrifiera les blessures de la guerre que menaçaient d'envenimer les dissensions civiles.

III.

En France, 1868 a continué la lutte ou-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 5 JANVIER 1869.

LE TESTAMENT DE MA TANTE

Suite — Voir le Journal de Roubaix du 1^{er} Janvier.

Mlle Séraphine, malade, menacée de mort subite, ou s'en croyant menacée, je ne savais au juste, avait ouaté sa vie de précautions scrupuleuses, de bien-être exagéré, d'abstention de toute émotion, de renoncement absolu à tout attendrissement dangereux, à toute préoccupation inquiétante. Il fallait autour d'elle le calme, l'immuabilité des visages et des choses, la satisfaction immédiate de ses désirs, rien de hâtif, rien d'inattendu, rien qui remuât ce cœur attaqué, que l'amour du prochain n'avait, je crois, jamais fait battre.

A ce prix, elle se conservait grasse, blanche, fraîche et de bel appétit.

Près d'elle, dans le milieu soporifique où elle vivait volontairement sa vie, s'agitait deux satellites dont elle se faisait avec complaisance l'astre conducteur.

D'abord Agathe, la soumission faite femme, l'orpheline qui payait l'hospitalité reçue par l'abnégation de sa jeunesse et de ses plus légitimes aspirations, comme je devais le découvrir bientôt. Non seulement Agathe n'agissait d'ordinaire que sur un ordre exprès de Mlle Séraphine, mais encore elle lui soumettait les mille riens d'une existence de jeune fille. Il fallait un regard approbateur de ma tante pour que ma cousine osât parler ou sourire, j'allais presque dire : respirer. Le cœur serré dans un parti pris d'humilité et d'effacement, comme le corps dans une étroite robe noire, elle apportait à ce rôle ingrat une persévérance qui m'ébahissait et dont ma candeur ne me permettait pas encore de deviner le mobile.

M. Gohin, lui, portait incarné en sa personne un point d'admiration éternel, qui plantait résolument devant ma tante des son entrée, et qui restait là applaudissant, contemplant.

Depuis quinze ans il connaissait Mlle Séraphine et faisait sa partie ; depuis quinze ans il répétait ses sottises, s'extasiait devant sa raison, louait sa sagesse, vantait ses hautes vertus, ne torraissait pas sur sa générosité, et déplorait qu'une aussi remarquable personne n'eût pas eu la vocation du mariage.

Agathe et M. Gohin se détestaient non seulement de cette façon particulière aux vieux garçons et aux filles majeures, mais encore avec cette âpreté des gens qui convoitent la même succession. Jamais on ne vit plus mielleux sourires échangés qu'en-

tre ces deux ennemis. Jamais il n'exista de jalousie plus profonde que celle que le vieillard portait à la jeune fille, et que la jeune fille rendait au vieillard.

Pauvre naïve Nicette dans quel étrange livre elle apprenait à lire la vie ! Elle circulait à petit bruit, sérieuse, discrète, entre ces intérêts qu'elle ne songeait point à entraver. On lui fit d'abord l'honneur de la craindre, mais on ne reconnut bientôt l'injustice tant elle se tenait à l'écart de la rivalité qui veillait près du fauteuil de cette vieille fille dont l'antériorité, brayamment et quotidiennement rappelée, entretenait d'inavouables espérances et d'objets dévouements.

Derrière la maison s'ouvrait une petite cour carrée, humide, toute verte de moisissure avec un bûcher qui l'encadrait à gauche et un grand puits à droite. Cette cour était lugubre ; je la détestais. Au delà, s'étendait un jardin plus long que large, appuyé à un mur élevé où nichait au printemps tout un petit peuple de moineaux bavards.

Ce jardin avait eu primitivement le double d'étendue ; mais une vente faite par Mlle Grisar, au propriétaire de la maison mitoyenne, l'avait fait partager dans toute sa longueur par un petit mur à hauteur d'appui. Sur ce mur, on avait enté un grillage de bois où s'entrelaçaient les corps malades d'une vigne épuisée.

Deux étroites allées parallèles s'allongeaient le long du grillage, dont la clairvoyance permettait aux promeneurs des deux jardins de se voir et de se parler.

Mme Delpierre, une des locataires de la maison voisine, faisait apporter la son fauteuil et passait des heures à bûire le soleil du printemps. M. Jacques arrivait le

soir et venait lire... ou peut-être rêver sous les arbres maigres de l'allée. Souvent nous échangeions des paroles souriantes. Agathe s'asseyait à l'entrée d'une tonnelle de charmillie avec son étrenne tapisserie et causait avec une animation dont tout le feu s'éteignait dès que nous rentrions. Dans ces occasions-là seulement, ma cousine montrait une liberté d'esprit, une grâce et une gaieté qui semblaient des éclairs dans les nuages dont elle s'enveloppait d'ordinaire.

Il n'y avait rien de plus simple, de plus aimable que ces entretiens dont un charme intime se dégageait et m'impressionnait doucement : cela ressemblait si peu aux causeries de ma tante et de M. Gohin ! Jacques y apportait une bonhomie charmante qui m'encourageait à lui demander mille choses dont le pensionnat Legrand ne faisait pas mention dans son programme d'éducation.

Il se plaisait à développer mon intelligence et à m'initier à la vie pratique, dont il connaissait si bien les dures réalités.

Agathe avait d'abord paru prendre un intérêt tout particulier à ces leçons familières, mais peu à peu, cet intérêt s'amoindrit et fit place à une impatience difficilement déguisée lorsque l'entame de mon inépuisable série d'interrogations. Je compris alors que, plus instruite que moi, ma cousine devait préférer d'autres sujets de conversation et je renonçai inostensiblement, avec une tristesse profonde, aux leçons de ce jeune maître qui m'instruisait en riant. Ce que j'ai appris de solide, de chrétien, de sérieux, sur le monde et les choses du monde, c'est à Jacques Delpierre que je le dois, pendant les belles

saïsons des années 1864 et 1865, douces malgré tout et dont je conserve le souvenir attendri.

Il y avait dans l'esprit de Jacques un sens droit, une admirable netteté d'opinions, une instruction brillante et des principes inébranlables au point de vue religieux et moral qui frappaient et charmaient chez un jeune homme de vingt-cinq ans.

Cette conformité d'âge avec ma cousine expliquait peut-être l'ascendant qu'elle semblait avoir sur lui. Peut-être encore était-ce la reconnaissance qu'il lui conservait depuis le dévouement qu'elle avait montré à sa mère, qui l'enrâinait à cette affection humble et sournoise qui se manifestait timidement.

Ma tante paraissait suivre avec intérêt les progrès de ce sentiment sans qu'il me fût possible de deviner si c'était pour le désapprouver ou le bénir.

A cette époque se place un incident dont je compris plus tard la portée et qui m'éclaira de plus en plus sur le système de dépendance absolue — fut ce même des choses de l'intelligence — dans lequel Mlle Séraphine faisait vivre son entourage.

Un soir, c'était en août 1865, la chaleur avait été accablante ; c'est à peine si le jour mourant emportait avec lui un peu de cette atmosphère enflammée.

Le jardin était une étuve. Nous nous étions assises, Agathe et moi, dans cette laide petite cour qui me déplaçait tant. Toutefois il y régnait une fraîcheur relative qui nous avait attirées.

Ma tante, qui sortait rarement de sa chambre, nous avait crié de nous mêler de ce semblait d'air respirable, capable encore de donner une congestion, et s'ét-